

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 14

Artikel: L'incourâ et la vatse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194879>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de la première enfance, où une mère, bonne et économique ménagère surtout, dans le buffet soigneusement fermé à clef, serrait le sucrier et, avec de grosses menaces de fouet dans la voix, disait :

« Ne vous avisez point de chiper quelques morceaux de sucre, vous gâteriez toutes vos dents et vous vous donneriez pour le restant de votre vie un mauvais estomac. »

C'est de là, croyons-nous, que provient la répugnance naturelle de beaucoup d'hommes pour le sucre.

Le sucre est cependant plus qu'une vulgaire gourmandise faite pour flatter le goût. Il est un véritable aliment. Nous venons de dire comment les explorateurs et M. de Brazza tout le premier savaient reconnaître ses utiles propriétés.

Les savants viennent à leur tour de reprendre scientifiquement la question.

Et à cette demande : « Faut-il oui ou non manger beaucoup de sucre pour bien se porter ? » un physiologiste distingué vient de répondre nettement par l'affirmative.

Le sucre n'est nuisible que dans certains cas de maladie, qui sont, d'ailleurs, parfaitement caractérisés ; à l'homme bien portant, il est utile.

C'est un aliment incomparable d'entretien et de réparation des forces musculaires. Il convient d'en manger « comme les Cosaques » de la légende mangent des bouts de charnelles » et l'on s'en trouvera bien.

M. de Nansouty rapporte en ces termes le résultat des expériences du docteur Mono :

Le sucre est un aliment pour les muscles : 200 grammes de sucre ajoutés à une nourriture légère et suffisante permettent d'accomplir à un travailleur jusqu'à 30 % en plus de son travail ordinaire.

« Pour les gens convenablement nourris, la consommation de 250 grammes de sucre en huit heures accroît le rendement du travail musculaire de 22 à 36 %. »

Enfin le docteur donne une recette que nous communiquons volontiers aux innombrables intéressés. « Il arrive fréquemment, dit-il, que vers cinq heures et demie du soir, entre le souvenir du déjeuner et la perspective du dîner, on se sent légèrement fatigué et affaibli : ce sont les muscles qui font la sieste. Pour les ranimer, avalez, vers quatre heures de l'après-midi, cinquante grammes de sucre. Les muscles sont réveillés, l'énergie se ranime et vous voilà frais et dispos. »

La recette est simple, facile, économique et à la portée de toutes les bourses.

Nous souhaitons qu'elle puisse servir à nos lecteurs nombreux lorsqu'ils sont soumis à l'entraînement spécial des manœuvres militaires et dont beaucoup, habitués à une vie sédentaire, se trouvent jetés dans une existence de fatigue qui entraîne une sérieuse dépense de force musculaire.

Grâce à quelques morceaux de sucre mangés durant l'étape, ils pourront faire les marches jusqu'au bout sans traîner trop la jambe.

C'est la science qui le dit. Et nous devons croire la science.

Avant que la science s'en mêlât, nous l'avons dit déjà, l'expérience des intéressés avait fait cette découverte.

N'est-ce point pour ces propriétés fortifiantes du sucre que les mineurs chaque jour en mettent le plus qu'ils peuvent dans

le café qu'ils boivent avant d'aller à la mine ?

Nous venons de dire que la connaissance des résultats pratiques des expériences du docteur Mono pourra être utile aux militaires qui font partie des troupes engagées aux grandes manœuvres.

Depuis que le sport de la bicyclette a pris une si grande extension, il n'est pas de semaine où un industriel ne découvre un nouveau tonique chargé de donner aux cyclistes le maximum de force et d'énergie dont le corps humain est capable.

Eh bien, le voilà le vrai tonique : quelques morceaux de sucre pris tout simplement chez l'épicier du coin.

(*Journal de Fribourg*)

L'incurâ et la vatsé.

N'ia pas ! Quand l'est qu'on eintrè dein on église catholiqua et qu'on vâi tot cein que lài a, faut pas étre ébahî se cein coté. Ti clliâo crucifi ein oo, clliâo z'estatuès, clliâo potrés, clliâo fenêtrès avoué dâi carreaux ein couleu, clliâo grantès tsandallès, qu'on lâo dit dâi cherdzo, que bourlont dzor et né, et cein que lâo diont lè z'autets et tot cein que y'a dessus ; y'ein a po onna somma ! N'est pas coumeint dein lè z'églisès dâi z'inguenôts, iô n'ia què lè quattro murets tot peliets, avoué cauquies z'aragnès dein lè cárro.

Ne faut donc pas s'ébahî se lè bons catholiquo dussont soveint bailli dè l'ardzeint po manteni ein bou n'état lâo ballès z'églisès et se lè z'incurâ sont d'obedzi d'ein démandâ.

On incurâ qu'avâi fulta d'on part dè dzaunets po aisetâ on saint que lài manquâvè, fe onna demeinâz on bio prédzo po décidâ lè dzeins à déborsâ oquî. « Tot cein que vo baillérâi po l'Eglise, se lâo fe, vo vâo étre reindu à droblio pè noutron Maitrè qu'est lè d'amont ! »

On brâvo pâysan que créyâi, coumeint dè justo, tot cein que desâi l'incurâ, fut tant remoâ pè cé bio prédzo, que ruminâ à l'affrè et que sè décidâ à bailli sa vatsé. Dévai lo né, la minè à l'incurâ ein lâi deseint : « Vouâiquie po l'Eglise ! »

L'incurâ, tot conteint, lo remachè bin adrâi et met la vatsé dein son prâ avoué la sinna, kâ l'ein avâi iena à li. Cé prâ étai einclliou pé on adze, et quand fasâi bio teimps, la vatsé à l'incurâ lâi restâvè tandi la né et poivè tot parâi s'infatâ dein l'étrablio se cein lâi fasâi pliési.

La méma né iô lo pâysan avâi amenâ sa vatsé, ne sé pas se la pourra bête s'einnoyi dè se n'étrablio, mà tantiâ que lo trovâ moian dè passâ l'adze et dè returnâ tsi son vilhio maitrè. La vatsé à l'incurâ, que la vâi parti, lâi tracè après et lè duès z'ermaillès sè vont rediûre dein l'étrablio ào paysan qu'étai restâie àoverta.

Lo leindéman matin, lo paysan qu'oût

moula pè l'étrablio, s'ein va vairè et l'est tot ébaubi dè lâi trovâ duè vatsès. Ne savâi d'aboo pas què sè derè ; mà ye re-peinsâ à cllia réson dè l'incurâ : « Tot cein que vo baillérâi po l'Eglise vo vâo étre reindu à droblio ! » et tot conteint, cabriolâvè dè dzouïo ein alleint déguelhi on pou dè fein po lè gouvernâ.

L'incurâ, lo matin, que ne retrâvovè pas sè vatsès, sè met à lè tsersti et l'ap-preind que le sont z'uës sè reindrè tsilo paysan. L'ai va ; mà à l'avi que l'arrevè, et devant que l'aussè pu deré on mot, lo paysan lâi tracè devant et lâi fâ :

— Oh monsu l'incurâ, que vo z'aviâ réson ! ye bailli onna vatse po l'Eglise et lo bon Diu m'ein a reindu duè sta né. Veni vairè ! cein que c'est que dè crairè cein que vo ditès !

Et l'ein dese tant à l'incurâ ein lo meneint vairè lè bêtés, que l'incurâ n'eut pas lo coradzo dè lâi troblâ son dzouïo et dè lâi doutâ sa croyance et s'ein allâ ein lâi laisseint lè vatsès.

La question des blés. — Les mesures de protection demandées en faveur des blés du pays, par une pétition qui se signerait actuellement dans la Suisse allemande, et qui ont alimenté dernièrement les colonnes de nos divers journaux, ne sont pas chose nouvelle. M. de Rougemont, entre autres, a été devancé par LL. EE. Sous le régime bernois, le commerce des grains était restreint ou favorisé suivant le prix convenu de cette denrée, et leur importation ou exportation était permise ou prohibée, selon que les circonstances paraissaient l'exiger.

Ainsi le mandat du 4 janvier 1792 permettait la libre circulation des grains dans l'intérieur; il permettait leur importation tant qu'ils n'étaient pas tombés à 15 batz le quarteron et leur exportation tant que leur prix ne s'élevait pas à 20 batz.

D'un autre côté, les greniers de l'Etat ne s'ouvraient pour la vente que quand les blés étaient montés à 21 batz.

Par mandat du 20 février 1793, ceux qui voulaient acheter du blé en Allemagne n'obtenaient des patentess à cet effet que sous la promesse par serment de n'employer les blés qu'ils achetaient que pour la consommation du canton, de n'exporter à l'étranger ni ces blés ni d'autres achetés ailleurs qu'en Allemagne et de ne se charger d'aucune commission pour faire passer des blés à l'étranger pendant la durée de leur patente.

Une dame allemande, à qui on a posé la question : *Pourquoi Eve n'avait-elle pas de domestique ?* répond de la manière suivante :

« Vous vous plaignez, messieurs, que nous ne puissions pas vous servir, nous servir nous-mêmes et que nous ayons